

Mme DAVOULT Nicole épouse TACLET, née en 1929 – Dozulé

Nicole a eu 15 ans le jour de la libération ... Les journées du 5 et 6 juin 1944 sont restées profondément gravées dans sa mémoire.

Le 5 juin 1944, notre mère nous avait envoyées, ma sœur et moi, chercher des feuilles de lierre dans le chemin des poubelles parce qu'elle avait hérité d'un vieux costume d'une tante qui était décédée et comme on n'avait rien à se mettre, maman m'avait dit « Je vais te tailler une jupe là-dedans ». Le lierre servait à détacher les lainages foncés. Il pleuvait des cordes ce jour-là et je me disais « Chouette, il pleut, on ne va pas avoir d'avions », j'avais très peur des avions. Mais alors la nuit, aaah...

Nous étions couchés déjà, quand vers 23 heures 30, je me suis réveillée brusquement. Il y avait un potin, un vacarme et derrière les rideaux des lumières, des lumières partout. Je suis allée dans la chambre des parents. J'étais morte de peur, j'étais transie de froid et de peur, et mon père a accepté que je monte dans leur lit. Mon père s'est rendu compte de ce qui se passait, il est monté dans le grenier pour regarder à travers la lucarne et il est redescendu au bout de 5 minutes en disant : « Les filles, habillez-vous, ça devient grave ». C'est à des choses comme cela que je me suis rendu compte de la gravité.

Dès qu'on a eu la permission de sortir (on n'avait pas le droit de sortie entre 22 heures le soir et 6 heures le lendemain), donc dès 6 heures, tout Dozulé s'est retrouvé devant le Crédit Agricole qui était alors un garage, le garage Patry, et là on se demandait ce qui se passait. Et je me souviens d'une bonne femme de Dozulé qui courait en disant « C'est la débarcation, c'est la débarcation ... ». Et sa patronne disait : « Oh ne l'écoutez pas, elle ne sait pas ce qu'elle dit, elle confond amour avec tambour ... ». On était là à se demander ce qui se passait et tout d'un coup, on a entendu une explosion plus forte que les autres, c'étaient des bombes qui étaient tombées là où se trouve maintenant le Cirale, à Goustranville – Vous savez, il y a des arbres qui sont plus petits que les autres, les premiers plus petits ont été replantés après la guerre – Et nous à Dozulé, on a senti le souffle chaud à travers les jambes. Et maman nous a dit : « J'ai vu les maisons qui oscillaient ». Mon père a cru que les avions allaient prendre la route en enfilade, il fallait partir. Nous sommes revenus à la maison prendre ce qu'il y avait à manger, notamment un fameux bœuf mode que grand-mère avait mis dans la cave à pommes de terre située derrière la cour. Elle était restée et ne savait pas ce qui se passait, on lui avait crié : « Reste à l'abri tu vas te faire tuer » et elle ne nous entendait pas, il y avait tellement de bruit ! Je revis encore ces moments-là. On ne peut pas se retrouver ensemble, ma sœur et moi sans qu'au bout de cinq minutes, on parle de la guerre...

On ne pouvait pas rester à Dozulé. Le 6 juin nous sommes partis sur Cresseveuille chez des gens que mon père connaissait. En partant le matin, on est passés devant le bois d'Héroussart, il y avait un Allemand et mon père qui parlait aussi bien l'allemand que le français lui a demandé : « Qu'est-ce que tu attends ? » Il a dit : « J'attends des Français qui doivent venir couper des arbres pour mettre sur la plage pour faire des asperges à Rommel » et mon père lui a dit : « Tu ne vas pas voir grand-monde aujourd'hui ! » Et en effet personne n'est venu.

On a passé une nuit à Cresseveuille et le lendemain, mon père est revenu en bicyclette pour se rendre compte. Après une nuit chez M. et Mme Cardine, nous sommes revenus directement sur Dozulé parce que la nuit ne s'était pas mal passée. C'est curieux, autant la

nuit précédente avait été terrible alors qu'on ne recevait rien, pas une bombe n'est tombée sur Dozulé cette nuit-là, mais alors le bruit ... Affreux !

Un samedi matin, des Allemands ont surpris des Français qui étaient en train de ravitailler une troupe de Canadiens dans le bois. Ils ont mis les Canadiens en rang et les ont emmenés à l'école des filles. Arrivés là, ils ont mis les Français dans une classe et les Allemands se sont débrouillés avec un sac marqué Gabriel Davoult (mon père était grainetier) et qui était plein de munitions. Plutôt que de vider ça précautionneusement, un Allemand a pris le sac par le fond et l'a secoué comme un sac de pommes de terre, tout ça a sauté. Ne croyez pas qu'on a été pris de panique, pas du tout, à ce moment-là cela a été « sauve qui peut ». De ma fenêtre, j'ai vu un soldat allemand tout noir transporté sur un brancard... Et on en a retrouvé un autre qui était devant l'Hôtellerie Normande et dans sa main gauche, il tenait le restant de sa main droite.

Quand ça a sauté, tous les carreaux se sont brisés et les Français se sont précipités pour porter secours aux Allemands, alors le commandant de Dozulé leur a dit : « Vous avez été secourables pour les soldats allemands blessés, je vous libère ». Je ne sais pas qui étaient ces personnes.

Daniel Letirand précise que ce devait être le grand-père de son épouse, Eugène Postel, qui hébergeait les parachutistes dans sa maison située à la lisière du bois. Il a été arrêté le samedi et le dimanche matin les Allemands ont arrêté sa femme et sa fille et les ont amenées à l'école des filles. Après l'explosion, ils ont été questionnés à tour de rôle et ont tous les trois été libérés l'après-midi. Leur interrogatoire aurait eu lieu à Saint-Jouin dans une ferme dont l'étage avait été aménagé en bureaux.

Madame Davoult reprend son récit :

D'autres dozuléens ont été arrêtés et inquiétés pour avoir ravitaillé ces parachutistes égarés : le grand-père de Tony Marson qui habitait la ferme de la Haute-Butte, Madame Pia Wattolo de la briqueterie, Emile Nicole le boucher.

A ce moment-là, on ne couchait pas ici à Dozulé, on couchait en campagne, dans le réfectoire de la briqueterie. Une nuit, les Allemands sont entrés, ils nous ont fourré les lampes électriques sous le nez et c'était pour arrêter Emile Nicole.

Une anecdote lors de l'exode :

A Montreuil l'Argilé, on attendait pour monter la côte. Un habitant a dit : « Attendez, je vais aller chercher un cheval de secours » car un cheval tout seul ne pouvait pas monter la côte. Pendant ce temps on s'est baigné les pieds dans la Charentonne, grand-mère a lavé du linge, on était bien il faisait beau. Tout d'un coup, un homme est sorti d'un chemin avec son cheval tout prêt harnaché. Il nous a demandé ce qu'on faisait là, on lui a dit qu'on attendait un second cheval. Il nous a proposé de nous aider avec le sien. Mon père a dit : « On y va ! » Et vingt minutes après, une explosion ! On s'est retournés et on a vu un nuage noir, le pont avait sauté. Nous nous sommes regardés et on s'est dit : « C'est pas possible ... »

Récit enregistré en janvier 2014 (D et M Letirand)